

Le Monde

Rwanda : le chef d'état-major dénonce les « faiseurs d'opinion » adeptes de « vérité simple »

Un colloque inédit a rendu hommage vendredi aux soldats de l'opération « Turquoise », qui, du 22 juin au 21 août 1994, se sont interposés dans le génocide en cours des Tutsis par le régime hutu qu'avait soutenu longtemps la France.

Par Nathalie Guibert, le 14 juin 2019

Chef de peloton d'infanterie, adjudant-chef, médecin, cameraman et, pour la première fois, le chef d'état-major des armées en activité : des militaires ont raconté publiquement « leur » opération au Rwanda et dit qu'ils en étaient « fiers », vendredi 14 juin aux Invalides. Le ministère avait décidé de commémorer les 25 ans de l'opération « Turquoise » en donnant la parole à ses soldats dans un colloque totalement inédit.

« Turquoise », du 22 juin au 21 août 1994, s'est interposée dans le génocide en cours des Tutsis par le régime hutu, qu'avait longtemps soutenu la France, au pays des mille collines. Les massacres ont fait 800 000 morts. Et la France, engagée avec le mandat de faire cesser les tueries, sous le chapitre 7 de l'ONU autorisant le recours à la force, a été accusée de complicité de génocide. « *Je suis fier d'avoir été un soldat de "Turquoise"* », a conclu le général François Lecointre, jeune capitaine à l'époque. La ministre Florence Parly, autre première, a ouvert sans le regard de la presse cet « *hommage* », qui avait commencé par la diffusion d'images des archives militaires, et pleuré.

Ce sont les génocidaires qui chantent

Quand il est entré au Rwanda le 22 juin 1994 avec son escadron du régiment d'infanterie des chars de marine, le lieutenant Loïc Mizon a été frappé « *par l'enthousiasme délirant de la population rwandaise. On nous jetait des fleurs le long des routes. Nous arrivions en libérateurs. Mais très rapidement, un malaise s'installe : les gens qui nous acclament ne sont pas ceux que nous venons aider* ». Ce sont les génocidaires qui chantent. Les Français, raconte l'officier devenu colonel, sont venus « *pour ceux qui sont cachés dans les marais, dans les forêts, encore vivants* ». Lui se souvient lors de ce premier mois « *d'un magnifique village, avec une pinède. Il y avait une corde attachée à chaque arbre et sous chaque arbre, un tas de terre, et de chaque tas de terre sortaient des os* ». L'opération « Turquoise », pour ces militaires juste sortis des classes, ce fut « *des pelotons de vingt garçons, tous seuls, à deux heures de leur capitaine. Il fallait comprendre l'esprit et la lettre des ordres* ».

Pour éclairer ce point crucial, au-delà du mandat de « Turquoise » de « *protection impartiale* » des populations, que l'ancien chef d'état-major Jacques Lanxade a qualifié de « *strictement humanitaire* », les historiens attendent l'ouverture des archives.

« **Comment porter secours ? A qui ?** »

Le sergent Stéphane Riche, devenu adjudant-chef, était « *arrivé à Goma avec son véhicule chargé d'obus* » et il avait pris position à Kibuyé. Quand la « zone humanitaire sûre » établie par la France a été menacée par des unités du Front patriotique rwandais à majorité tusti de Paul Kagamé, « *il a fallu se mettre en position de tir. Tout s'est bien passé pour nous* ». Il a eu à « *faire quelques extractions discrètes de population, des familles cachées sous une couverture dans la P4 militaire et séparées à l'arrivée au camp sans certitude de pouvoir se revoir un jour* ».

Max Chanjon, cameraman de l'Etablissement de production audiovisuelle de la défense, se souvient « *être parti un peu à l'aventure. Car l'évènement était tellement important et généralisé ! Et notre tâche était de couvrir un maximum d'évènements* ».

A Bisesero, des fosses communes contiennent les restes de 40 000 victimes. Les collines étaient il y a vingt-cinq ans cernées de génocidaires. Les forces spéciales françaises sont accusées de ne pas avoir sauvé 2 000 personnes. Il y a vingt-cinq ans, le soldat Max est lui arrivé « *en pleine nuit. La découverte a été très dure. Pour la première fois j'ai vu des cadavres, partout* », sans savoir depuis quand ils gisaient là. Dans le pays, c'était « *partout la catastrophe, humaine. Des femmes, certaines avec un bébé dans le dos, machette à la main, en poursuivaient d'autres avant de les découper, pour moi cela dépassait l'entendement* ». Quand des dizaines de milliers de malheureux ont convergé vers Goma où stationnaient les forces, « *nous avons ressenti une vibration très sourde venant du sol. Nous avons pensé à un tremblement de terre. Quelques minutes après une vague humaine s'est abattue sur nous. Nous avons été submergés. Ça déferlait. La plupart des gens étaient au bout de leurs forces. On les a vus tomber comme des mouches. Que faire ? Comment porter secours ? A qui ? C'était une scène fantasmagorique* ».

« **Une très belle mission** »

Les dépouilles se sont accumulées, et les unités françaises se sont organisées pour les ramasser. Le général Alain Legoff, qui commandait la logistique de « Turquoise » et a organisé ses moyens avec une grande précision, a témoigné ce vendredi aux Invalides : « *Le groupement a fait le ramassage des morts et l'inhumation pendant dix jours. Après c'est une main-d'œuvre locale qui s'en est chargée, payée deux dollars par jours.* » Le cameraman des armées Max se souvient simplement qu'il a « *amassé un maximum d'images* ». Que peut-il dire de ces visions ? « *Je n'en sais rien* ». Il témoigne encore : « *Nous avons honte de pouvoir manger. On se cachait pour ouvrir nos rations.* »

Après ces indélébiles et épars souvenirs d'horreur, est venu le témoignage réhabilitateur du chef d'état-major des armées François Lecointre, capitaine de l'infanterie de marine dans « Turquoise ». « *Cette mission était une très belle mission. Ce colloque est une nécessité. Il faut absolument lutter contre la simplification abusive, la tentation de la polémique. Aucun de nous ne détient la vision holistique de cette opération d'une grande complexité. Si on doit accepter de n'avoir qu'une partie de cette vérité, on doit revendiquer la sincérité de nos témoignages et la très grande noblesse de cette action.* »

« C'est beau, l'indignation ! »

Le général a visé un autre but. Son intervention s'est concentrée sur une critique acerbe des « *faiseurs d'opinion* » présents sur les théâtres de guerre. Ils « *ont besoin de vérité simple. La vérité simple passe par la définition d'un gentil et d'un méchant. C'est beau, l'indignation ! Quand elle est l'indignation de tout une opinion publique, elle peut être relayée par le soldat. Il peut se sentir d'autant plus légitimé dans son action qu'il est le vengeur, celui qui va permettre que se réalise ce bien. Mais il n'y a pas de gentil, pas de méchants. Il y a un déchaînement de violence, la mort partout, à "Turquoise". Il y a l'horreur et au milieu de tout ça, essayant de démêler le sens de la mission (...), des soldats qui essaient d'avoir une action droite la plus intelligente possible.* »

Son propos s'adressait à ceux des anciens militaires qui publient des textes accusatoires sur l'engagement français – notamment l'officier Guillaume Ancel, auteur de *Rwanda la fin du silence* (2018). L'ancien capitaine Lecointre, traumatisé par les massacres auxquels il a assisté, entend aussi défendre l'armée française, à l'avenir, « *contre les jugements a posteriori qui font fi de la complexité* ».

Ainsi, « *qu'est-ce qui me garantit que dans vingt-cinq ans, on ne dira pas que nos soldats sont coupables des massacres de Dogons par des Peuls* » au Mali ? Selon lui, le devoir du chef militaire est « *de préparer une armée prête à s'engager, pour laquelle on ne viendra pas faire un procès a posteriori* ».